

« Les fantômes de Martin »

Hervey Guay

Numéro 52, 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26721ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Guay, H. (1989). Compte rendu de [« Les fantômes de Martin »]. *Jeu*, (52), 220–221.

«les fantômes de martin»

Texte de Gilbert Turp, Montréal, VLB éditeur, 1987, 112 p.

dramaturge de bonne volonté

C'est un lieu commun de répéter que les bonnes intentions font les mauvais livres. Lieu commun que l'usure n'atteint pas malgré la redondance et le temps. En lisant *les Fantômes de Martin* de Gilbert Turp, me voilà une fois encore agacé par ce mélange de bonne volonté et de poésie bon marché, étonné que le Théâtre d'Aujourd'hui ait créé cette pièce, qu'à la lecture déjà, on sait vouée à l'échec.

Les intentions de l'auteur et ses accusations en règle ne sauraient être plus limpides. Qu'il me permette de le citer: «Toutes nos valeurs actuelles, toutes nos références culturelles et, ce qui est pire, notre identité elle-même sont émises par les grandes institutions (médiat, syndicats, libre entreprise, fonction publique, gouvernement).» Démontrer théâtralement cette assertion, sans être platement didactique, nécessite à défaut de génie une solide inventivité ou un humour dévastateur. Et peut-être aussi de quitter un moment le ras des pâquerettes ou les dénonciations d'Épinal.

L'oeuvre que nous sert Gilbert Turp est plutôt de composition lâche. Courtes séquences émaillées de demi-rêveries, de réalisme primaire ou de velléités énergétiques. Témoin ces didascalies: «Ne sachant contre qui ou quoi se tourner, il s'énerve, s'agite le corps comme un séisme. Il se balance, se gonfle de son souffle, se donne de l'élan. Ses membres créent du désordre dans ce vase clos, du chaos, de la vie. Il ne se contient plus; on s'attend à ce qu'il se lance sur les murs ou fracasse quelque chose mais ce qui sort de lui et dont il remplit le théâtre, c'est son cri.» (p. 13) On se croirait revenu à Woodstock — naïveté et contre-culture.

Adolescent attardé, Martin continue à livrer des journaux. Pétri de rêves, il veut devenir cinéaste

de génie. Sur la route de ses vingt ans, il rencontre Lise, décrocheuse qui se métamorphosera en architecte, Ruth, riche étudiante en communication ainsi que son cousin, Finster Abend, poète récupéré malgré lui. Au détour de ces trois êtres, de ses rêves, de son cri: HINS, représentant polymorphe des institutions en question.

Ainsi, Turp brosse le bilan d'une génération en quelques stéréotypes, partagés entre la poursuite des études, le décrochage et le cheminement autodidacte. Impasse déchirante, surtout du moment où Martin se heurte à ses premiers ébats amoureux.

L'auteur a situé l'action dans les années 1980, et «le lieu scénique rappelle les terrains vagues qui caractérisent le Montréal de cette époque» (p. 10). Le texte se compose de plusieurs scènes essentiellement informatives au début, puis, de plus en plus didactiques au fur et à mesure que se poursuit le drame. Les dialogues jouent sur plusieurs niveaux de langue. Par exemple, le réalisme à l'américaine:

Ruth: T'entends-tu bien avec tes profs?

Martin: Je suis pas étudiant.

Ruth: T'as déjà fini?

Martin: Non, non, je suis pas là-dedans du tout.

Ruth: Ah! non?

Ou encore, les envolées poétiques urbaines:

J'aime Montréal

Cette girouette mi-résistante et mi-collabo qui se transforme au gré du vent

Pleine de trous et d'espaces perdus

Ville si belle et si laide

Comme la passion voilà

Le chaos

Cette île solitaire qui se croit continent

Quelle tragique métaphore de ce monde

J'aime circuler dans la fragilité des métaphores.

(p. 58)

On a aussi droit à de la critique directe: «Le savoir universitaire ressemble de plus en plus à de la sécurité d'emploi» (p. 75), de même qu'aux descriptions mièvres: «C'est petit chez toi / Mais j'aime ta rue / Une rue c'est une fête / Et puis on voit le fleuve» (p. 83). On ne nous épargne pas même les clichés les plus éculés:

«On serait tout seuls / On ferait l'amour dans le sable / La mer le sel le soleil / Nous deux jusqu'au bout» (p. 94). Un peu dans le genre de ceux que chante Ginette Reno.

Mais cela n'est pas tout, car l'auteur commet aussi des allitérations savantes: «Martin: Y s'est tu/tu/tu L'enfant de ch/ ch/ ch¹» (p. 106). Bref, comme on peut s'y attendre, cela donne une pièce ennuyeuse, moralisatrice, agaçante. Rédigée avec très peu de ponctuation, avec de temps en temps des césures pour bien marquer l'intention de l'auteur («Ré/alité») de ne pas priver le lecteur d'un double sens².

Je m'explique mal comment cette pièce a pu successivement plaire à la direction du théâtre de la rue Papineau puis au comité de lecture de VLB. Aux grands maux, la bonne volonté est rarement un remède suffisant.

hervey guay

1. Note de l'auteur: Il signifie à la fois tu/é et tu (se taire). Même chose pour le ch/ch, à la fois chienne et chut.
2. Pas étonnant que lors de la représentation du spectacle au Théâtre d'Aujourd'hui, l'élément le plus intéressant se révélait être la bande sonore.

cahiers de théâtre jeu

individu

1 an (4 numéros)	36 \$
2 ans (8 numéros)	65 \$
1 an à l'étranger par voie de surface	45 \$
par avion	69 \$

étudiant *

1 an	30 \$
1 an à l'étranger par voie de surface	38 \$

*Photocopie de la carte d'étudiant requise

institution

1 an	45 \$
2 ans	80 \$
1 an à l'étranger par voie de surface	55 \$
par avion	75 \$

abonnement de soutien 50 \$/100 \$

autres publications:

Cent ans de théâtre à Montréal

(9¼ po. x 12 po. – 23,5 cm x 30,5 cm)
160 pages, 219 photographies. 25 \$
(ajouter 2,50 \$ pour les frais d'envoi).

Répertoire théâtral du Québec 1989-1990

(5 ¼ po. x 7 ½ po. – 13 cm x 19 cm)
150 pages, relié spirale. 10 \$

abonnements:

PERIODICA

C.P. 444, Outremont H2V 4R6
Montréal: (514) 274-5468
Ext. de Md: 1-800-361-1431